

Histoire d'Eric PIOCH, Evadé de France

--==--==--==--==--==--

Le 24 février 1943, au petit matin, Eric, 20 ans, prend le train à la gare d'AGEN. En fin de soirée, il arrive à PERPIGNAN . Il trouve un petit hôtel où on l'accueille pour la nuit, lui recommandant d'être prudent. Effectivement, l'hôtesse réussira à éviter que deux soldats allemands pénètrent dans sa chambre. Quittant l'hôtel au petit matin, il erre dans les rues, rencontre Jean, un jeune qui lui dit avoir été obligé de quitter GRENOBLE où il se savait recherché, ayant giflé un soldat italien. Tous les deux d'accord pour passer la frontière, arrivent à trouver un car allant à BANYULS-DES-ASPRES ,surveillé par deux gendarmes français. Arrivés à destination, ils ne trouvent aucun moyen d'hébergement pour la nuit, avec le seul conseil de se diriger vers LE BOULOU ; les voilà donc en route, dans le froid et sous la pluie et la nuit arrivant. Ils s'engagent dans une forêt, espérant y être plus protégés, empruntent des chemins boueux où ils font de multiples chutes et se retrouvent dans le lit d'un ruisseau d'où ils arrivent à s'extraire,trempés. Ils arrivent à retrouver une route ; l'aube s'est levée et le bruit de véhicules les incite à se jeter plusieurs fois dans le fossé. Une borne leur indique LE BOULOU à cinq kilomètres. Sur place, ils réussissent à trouver un hôtel où le patron a deviné leur intention de passer en Espagne, mais les approuve. Ils y rencontrent un Marseillais, FERNAND, qui leur raconte s'être évadé d'un camp de travail en Allemagne et souhaite lui aussi passer en Espagne. L'hôtelier leur offre une chambre et s'engage à les réveiller à cinq heures le lendemain matin, 27 février.

Encore dans la nuit, ils se dirigent vers la rivière Tech . Ils ont décidé de ne pas la franchir par le pont qu'ils pensent surveillé et se jettent dans l'eau glacée. Peu après, le fort courant provoqué par le barrage proche les entraîne. Fernand disparaît, bientôt suivi de Jean. Seul Eric parvient à remonter sur la berge glissante, après s'être débarrassé de son pardessus et de son sac de voyage. Apercevant au loin une fenêtre éclairée, il va chercher du secours. A l'aide d'une corde, son sauveur ramène à la surface Jean qui avait réussi à s'accrocher. De Fernand, seules sont retrouvées une chaussure et une photo. Les deux rescapés passent un moment chez leur sauveur sans trop s'y attarder, pour ne pas qu'ils aient d'ennuis en cas de visites indésirables. On les aura un peu restaurés et on leur aura donné des vêtements secs.

Le jour s'est levé et nos deux jeunes gens reprennent les chemins tortueux de la montagne, à travers la forêt, pour éviter les pistes plus praticables où ils craignent des rencontres indésirables. Arrive une nouvelle nuit froide et pluvieuse, qu'ils passeront sous un abri de branchages. Au matin, encore épuisés et sans nourriture ni boisson, ils repartent, gravissent des sommets neigeux, dévalent des pentes abruptes , se retrouvent au bord de gouffres et font de multiples chutes . Leurs chaussures légères sont de plus en plus abîmées. Jean est blessé à un pied. A un moment donné, ils aperçoivent deux casques allemands et un chien qui aboie. Ils font rapidement demi tour jusqu'à épuisement près d'une roche où stagne un fond d'eau peuplé de quelques invertébrés, dans lequel ils trempent leurs lèvres desséchées. Ils repartent et sont maintenant à 2000 mètres. Ils aperçoivent le fort du PERTHUS, qu'ils atteindront après quatre bonnes heures de marche. Ils seront enfin en Espagne et continueront leur périple jusqu'à LA JONQUERA, 7 kilomètres plus loin.. Nous sommes le 28 février.

Et là, commence la deuxième étape de leur épopée. Ils sont aussitôt arrêtés par les carabiniers et se retrouvent plus tard dans une cellule puante où croupissent déjà quelques Français ayant eu la même ambition. Ils y passent la nuit. Le lendemain, ils sont amenés au Commissariat de >Police, de nouveau interrogés et se retrouvent encore à seize dans une cellule de quatre mètres carrés. Au bout du quatrième jour, sans avoir reçu la moindre nourriture, ils sont conduits de nuit, toujours à pied, enchaînés et menottés, encadrés par des gardes armés de mitraillettes ou de fusils ,à la citadelle, en réalité prison de FIGUERAS. Plus de six cents détenus occupent déjà les lieux.